

André Gide et l'Université allemande après 1933

(étude d'un cas)

par

CLAUDE FOUCART

EN 1933 est soutenue, à l'université de Hambourg, une thèse de Hanns Friedrich Minssen sur « la Critique française et Dostoïevski ». Elle fera l'objet, dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, de deux comptes rendus dus à la plume du professeur Kurt Wais, de l'université de Tübingen. Ils paraissent en 1935. L'intérêt de cet épisode dans la réception allemande de l'œuvre d'André Gide n'est point négligeable, même s'il n'a pas fait jusqu'ici l'objet d'une quelconque analyse. Mais à un moment où des voix s'élèvent en France et en Allemagne pour soulever des questions, pour le moins difficiles à partir du moment où elles ont été tuées de longues années, sur l'attitude adoptée par les universitaires allemands durant la dictature hitlérienne et où Kurt Wais, tout comme Ernst Robert Curtius, Hans Flasche et Hans Robert Jauss se trouvent au centre d'un débat qui se caractérise par une dureté nouvelle qui se justifie à coup sûr, il faut le redire encore une fois, par le temps mis à réfléchir sur la juste place des hommes dans leur histoire ¹, il apparaît

1. Le débat prit de l'ampleur avec la contribution du professeur Earl Jeffrey Richards sur « la Conscience européenne chez Curtius et chez ses détracteurs » dans *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe* (Paris : Champion, 1995, pp. 257-86). Il se développa avec l'intervention du professeur Michael Nerlich dans les

nécessaire d'essayer de définir la nature des transformations qui se font jour dans la critique littéraire et universitaire dès l'arrivée au pouvoir de Hitler à partir d'une analyse de détail d'un doctorat qui porte en partie sur l'œuvre d'André Gide et surtout sur celle d'un auteur qui est, lui aussi, au centre de bien des discussions à cette période de l'histoire européenne : Dostoïevski. Autant de raisons d'observer avec soin le développement d'une argumentation qui s'inscrit dans un débat pour le moins brûlant au moment où le national-socialisme s'empare du pouvoir. Est-il alors concevable que, dès 1933, se dessine une nouvelle vision de l'œuvre gidienne dans une Allemagne qui vient juste de sombrer dans la dictature hitlérienne ? Et quelle contribution, volontaire ou non, offre l'Université allemande à cette transformation forcée des jugements littéraires ? Deux questions qui nécessitent un examen de détail, dans la mesure où l'exemple choisi n'est pas une œuvre servant directement à la propagande nazie, comme celle qui s'affirme, par exemple, dans les écrits de K.-H. Bremer qui, à partir d'octobre 1936, publiera toute une série d'articles sur André Gide dans la revue *Die Tat* ².

De plus, le texte de Hanns Friedrich Minssen paraît en 1933. C'est-à-dire qu'il fut composé avant la chute de la République de Weimar, à un moment où se développent les discussions sur l'avenir de l'Europe, où les spéculations sur cet avenir prennent des formes pour le moins bizarres. Songeons notamment aux réflexions de Harry Kessler, d'André Gide et de Roger Martin du Gard, à la fin de l'année 1932, sur l'avenir d'une Europe qu'ils considèrent comme dépendante d'une Allemagne qui illustrerait la « réconciliation de notre individualisme occidental » avec « l'organisation souple d'un capitalisme d'État ³ ». Et le comte Kessler d'affirmer, dans

Romanische Forschungen en 1997 (109 [1997], pp.437-74) qui fut suivie notamment par un article de Winfried Wehle dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 11 mars 1998 et une réplique du professeur Michael Nerlich, dans le même journal, le 11 avril 1998. Notons à cette occasion deux articles de référence sur cette question : Hans Manfred Bock, « Die Politik des "Unpolitischen". Zu Ernst Robert Curtius' Ort im politisch-intellektuellen Leben der Weimarer Republik » (*Lendemains*, 59, 1990, pp.16-22) et Hugo Dyserinck, « Ernst Robert Curtius' Artikel in der *Luxemburger Zeitung* (1922-1925) aus der Sicht der komparatistischen Imagologie » (*Galerie* [Luxembourg], 11 [1993], 1, pp.79-86).

2. Voir Claude Foucart, *Le temps de la « gadouille » ou le dernier rendez-vous d'André Gide avec l'Allemagne (1933-1951)*, Berne : Peter Lang, 1997, pp. 51-65.

3. André Gide-Roger Martin du Gard, *Correspondance 1913-1934*, Paris : Gallimard, 1968, p. 523. Voir sur ce sujet : Cl. Foucart, « Vers une nouvelle

l'article que publie *Die neue Rundschau* en mars 1933, c'est-à-dire dans le dernier numéro de la revue avant qu'elle soit soumise aux règles de la propagande nazie, qu'il existe un nouveau « type d'homme allemand » qui va trouver sa place dans un monde marqué par la « mécanisation ⁴ ». Face aux difficultés politiques qui s'accumulent à la fin de 1932, le philosophe Karl Jaspers sera, par exemple, l'un de ceux qui justement se demande avec crainte ce que sera l'Allemagne dans les années qui viennent. Avec raison, Dirk Hoeges analyse avec soin cette période de l'histoire allemande durant laquelle nombreux seront les intellectuels qui mettront en garde contre les dangers réels face auxquels les Allemands se trouvent placés au début de cette « année des grandes décisions ⁵ ». De fait, dans *Die geistige Situation der Zeit* [*La situation intellectuelle de notre époque*], Karl Jaspers ne manque pas de souligner que le culte du Führer (« Führertum ») doit aboutir à ce que l'individu, en fin de compte, disparaisse par « absorption ⁶ ». Les craintes qui s'expriment alors vont toutes dans le même sens. Elles visent avant tout à la fois à mettre en valeur la crise qui est présente en cette fin de la république de Weimar et à se demander quel est l'avenir des intellectuels dans ce monde où s'affirme de plus en plus « l'horreur devant l'abîme ⁷ ». Il faut d'ailleurs remarquer que la droite tente, elle aussi, de comprendre le phénomène hitlérien. Lorsqu'Henri Massis se rend, en avril 1932, à Berlin et s'entretient avec l'ambassadeur René François-Poncet, il avoue avoir découvert « une génération vigoureuse, contemptrice du passé, animée du seul désir de vivre ⁸ ». Le nouvel homme allemand semble obséder les observateurs français, même si Henri Massis oppose celui-ci à la « génération brisée, défaillante » et donne ainsi une tournure à sa réflexion politique qui doit lui permettre de mettre en valeur la « cécité » du peuple français ⁹.

Dans ce contexte historique se place la composition même de la thèse

Grèce ? », *History of European Ideas*, Pergamon Press, 1992, pp. 59-73.

4. Harry Graf Kessler, *Künstler und Nationen. Aufsätze und Reden (1899-1933)*, Francfort s. M. : Fischer Taschenbuchverlag, 1988, p. 324.

5. Dirk Hoeges, *Krontraverse am Abgrund : Ernst Robert Curtius und Karl Mannheim. Intellektuelle und « freischwebende Intelligenz » in der Weimarer Republik*, Francfort s. M. : Fischer Wissenschaft, 1994, p. 143.

6. Karl Jaspers, *Die geistige Situation der Zeit (1931)*, Sammlung Göschen, 1964, p. 149.

7. *Ibid.*, p. 10 (« das Grauen vor dem Abgrund »).

8. Henri Massis, *Maurras et notre temps. Entretiens et souvenirs*, Paris : Plon, 1961, p. 260.

9. *Ibid.*, p. 261.

de Hanns Friedrich Minssen. Le travail fut réalisé en suivant les conseils d'Ernst Robert Curtius¹⁰. Mais signalons aussi que la thèse parut dans le cadre des publications du séminaire des cultures et langues romanes de l'Université de Hambourg. De plus, il faut ajouter qu'aux dires de Minssen cette publication fut possible grâce aux professeurs Fritz Krüger et Walther Kückler (1877-1953). Or ce dernier avait renoncé à son poste après la première guerre mondiale afin de défendre ses convictions pacifistes et il s'était mis au service du rapprochement franco-allemand. En 1927, il avait été nommé professeur de philologie romane à l'Université de Hambourg et s'était occupé essentiellement de la civilisation ibéro-américaine. En novembre 1933 son poste sera supprimé et ainsi le régime nazi se sera débarrassé d'un intellectuel de haute valeur¹¹. Quant au professeur Fritz Krüger, il sera le seul professeur de romanistique en place à l'Université de Hambourg de 1933 à 1945. Il saura s'entendre avec les gouvernants de cette époque. C'est donc à la charnière d'événements politiques d'importance et notamment de la prise en main de l'Université par le régime national-socialiste que se situe la parution de la thèse de Minssen.

La place que Gide va prendre dans un travail qui a pour but essentiel et avoué de faire une étude de la critique française qui se place dans le prolongement de celle d'Ernst Robert Curtius¹², est importante. Hanns Friedrich Minssen consacre un chapitre à l'image de Dostoïevski chez Gide. L'idée première est bien d'établir un rapprochement entre deux personnalités, d'affirmer qu'« il est impossible d'enfermer tant Gide que Dos-

10. Hanns Friedrich Minssen, *Die französische Kritik und Dostojewski*, Seminar für romanische Sprachen und Kultur, Hambourg, 1933, p. 9. La thèse de Hanns Friedrich Minssen fut soutenue à l'Université de Bonn, où se trouvait Ernst Robert Curtius, le 20 décembre 1933. Et elle est enregistrée sous le numéro U 48/2267. (Nous remercions C. Buchholz-Oelmeier de ces renseignements). Sur l'état de l'Université de Hambourg lors de l'arrivée au pouvoir de Hitler, voir l'étude de Wolfgang Settekom, « Romanistik an der Hamburger Universität. Untersuchungen zu ihrer Geschichte von 1933 bis 1945 », in Eckart Krause, Ludwig Huber et Holger Fischer, *Hochschulalltag im Dritten Reich. Die Hamburger Universität (1933-1945)*, Berlin-Hambourg : Dietrich Reimer Verlag, 1991, pp. 757-74). Nous remercions M. Eckart Krause de ses multiples renseignements.

11. Voir sur ce point Victor Klemperer, *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten. Tagebücher 1933-1941*, Berlin : Aufbau Verlag, 1996, p. 1996.

12. Voir sur ce sujet Antoine Compagnon, « Curtius et les critiques français : Brunetière, Thibaudet, Du Bos », in *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe*, Paris : Champion, 1995, pp. 119-35.

toïevski en une seule formule ¹³ ». La conséquence de l'optique adoptée permet de placer Gide dans la situation de l'écrivain qui a trouvé une manière d'assurer son succès : apparaître comme l'artiste du « dialogue éternel ». Et Hanns Friedrich Minssen de citer Gide à propos de Dostoïevski : « Je ne connais pas d'écrivain plus riche en contradiction et en inconséquence que Dostoïevski ¹⁴. »

Ainsi, à l'image d'un écrivain incapable d'échapper à ses propres contradictions s'ajoute immédiatement celle d'un homme qui, « en dehors de son art, est plutôt handicapé ¹⁵ ». Le parallèle établi avec Dostoïevski débouche sur un portrait de l'écrivain français. En fait, il s'agit moins de marquer l'importance de l'analyse gidienne que de souligner son aspect exceptionnel et même isolé dans la critique de l'œuvre de Dostoïevski. Il existe une « concordance large et profonde » entre les deux écrivains ¹⁶, ce qui amène tout naturellement Hanns Friedrich Minssen à tracer une esquisse de la pensée gidienne qui va justifier en tous points l'engouement de Gide pour l'écrivain russe.

Mais cette construction débouche sur une mise en évidence d'un certain nombre d'idées provenant en partie des critiques faites à l'œuvre gidienne par Henri Massis. Dans la bibliographie de Hanns Friedrich Minssen sont cités plusieurs ouvrages du critique, notamment *La Défense de l'Occident* (1927), *Jugements* (1923) et l'article publié dans la *Revue universelle* d'octobre 1927 sur « La Russie contre l'Occident ¹⁷ ». Ajoutons à cela *L'Allée des philosophes* de Charles Maurras. Et c'est justement à partir d'un point soulevé par Henri Massis que Minssen analyse la pensée religieuse chez André Gide. Il met alors l'accent sur une religiosité qui est en fait essentiellement « une mystique de l'instinct ¹⁸ ». Dans son article de la *Revue Universelle* (1^{er} et 15 novembre 1923), Henri Massis parlait plus de « manichéisme ».

Il est d'ailleurs facile de retrouver des éléments essentiels de l'étude pratiquée par Minssen dans les critiques que Massis adresse à Gide. Dans l'article intitulé « André Gide et nous » (1947 ¹⁹), Massis parle du *Dos-*

13. Hanns Friedrich Minssen, *op. cit.*, p. 85.

14. *Ibid.*, p. 85 (citation puisée dans le *Dostoïevski* de Gide, Paris : Gallimard, coll. « Idées », 1970, p. 71).

15. *Ibid.*, p. 85 (« Ausserhalb des Kunstwerks ist Gide eher behindert »).

16. *Ibid.*, p. 84 (« ... auf Grund weitgehender innerer Übereinstimmung mit und bei Gide zum ersten mal »).

17. *Ibid.*, p. XIII.

18. *Ibid.*, p. 91.

19. Henri Massis, *D'André Gide à Marcel Proust*, Lyon : Lardanchet, 1948, p. 33.

toïevski de Gide comme d'une « profession de foi » caractéristique de ce qu'il appelle l'œuvre de « désintégration », de « dissociation » et finalement de « néantisation » que Gide avait entreprise après 1914. À propos de idées de Gide sur Dostoïevski, Massis insiste justement sur le fait que « ce que M. Gide retient dans la pensée du romancier, ce sont précisément ces semences d'anarchie, ces mélanges de décomposition, tout ce qui est, par essence, incompatible avec notre culture ²⁰... ». Minssen suit, sur ce point, l'argumentation de Massis et, en même temps, il en arrive à condamner ce qu'il appelle la « promesse, par Gide, du bonheur terrestre en renonçant à l'intelligence ». Car, à son avis, « s'en tenir seulement à l'existential, se soumettre à l'instinct, c'est, du point de vue de l'esprit, de l'anarchie ²¹ », ce qui nous ramène tout naturellement à la querelle développée par Charles Maurras, au début du siècle, autour de l'anti-individualisme pour reprendre l'expression employée par Ivan P. Barko ²². Et Massis ne dit rien d'autre lorsqu'il parle justement, dans son article sur « André Gide et nous », de la « nuisance » gidienne ²³. En fait, pour Massis, il s'agit de béatifier « l'instinct sans loi ²⁴ », alors que, dans *La Défense de l'Occident* ²⁵, il considérait que « le destin de la civilisation d'Occident » reposait sur des valeurs fondamentales : « personnalité, unité, stabilité, autorité, continuité ²⁶ ». Cette condamnation sera reprise dans sa critique des rapports entre Gide et Dostoïevski : « il lui [Gide] faut s'écarter des lois naturelles de l'expérience et de la raison, élaborer une morale, une psychologie, une sociologie, une mystique d'exception, qui l'isolent du réel, qui l'exilent non seulement des traditions de sa race et de son pays, mais de l'espèce humaine normalement conçue ²⁷. » Cette distinction, pour le moins étrange et caractéristique d'un état d'esprit qui

20. *Ibid.*, p. 104.

21. H. F. Minssen, *op. cit.*, p. 92 (« Reines Verharren im Existentiellen, Hingabe an den Instinkt, bedeutet, vom Standpunkt des Geistes aus gesehen, Anarchie »).

22. Ivan P. Barko, *L'Esthétique littéraire de Charles Maurras*, Paris : Minard, 1961, p. 90.

23. H. Massis, *op. cit.*, p. 40.

24. *Id.*, *Jugements II*, Paris : Plon, 1924, p. 70 (il s'agit de l'article de 1923 sur Gide et Dostoïevski).

25. *Id.*, *La Défense de l'Occident*, Paris, 1927, p. 16.

26. Voir sur ce point Hermann Dorowin, *Retter des Abendlandes. Kulturkritik im Vorfeld des europäischen Faschismus*, Stuttgart : J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1991, p. 6. La citation est prise dans *La Défense de l'Occident*, *op. cit.*, p. 16.

27. H. Massis, *D'André Gide à Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 109.

fait de Gide non seulement le « réformateur » de la société ²⁸, mais bien le corrupteur des individualités occidentales ²⁹, amène tout naturellement Massis à défendre une autre thèse qui se place au niveau de ses réflexions sur les cultures et qui développe en réalité une théorie de l'œuvre gidienne qui met en avant une « *psychologie d'exception* ³⁰ », marque des « anormaux » ou « monstres » qui peuplent l'univers de Dostoïevski ³¹. Minssen insistera, pour sa part, sur « la maladie » et son importance chez les deux écrivains dans la mesure où elle s'insère dans leur conception du monde, la maladie étant « un élargissement de la perspective qui permet de résoudre les problèmes ³² ». Ainsi conçue, cette vision du monde littéraire aboutit à une réflexion sur la géopolitique du monde dans le plus pur style de l'extrême-droite de cette époque. Minssen, s'appuyant sur les analyses de Pierre Lasserre dans *Portraits et discussions* ³³, affirme d'abord que « l'esprit d'anarchie » qui règne dans l'œuvre des deux écrivains dépend d'une certaine conception de « l'âme russe » qui est « anarchique » dans la mesure où elle est marquée par les différents éléments : « langueur, brouillard, abandon, affaiblissement de la personnalité, vaguement d'une personnalité incapable de se soutenir et qui se sent dissolue en ses éléments ³⁴ ». Cette définition prend, de l'aveu même de Minssen, appui sur les réflexions de Massis que l'on retrouve tout naturellement non seulement dans *La Défense de l'Occident*, mais aussi dans son article sur Gide et Dostoïevski. Curieuse démonstration que celle qui apparaît dans cet article. En effet Massis, citant la préface à *Romantisme et Révolution* de Charles Maurras ³⁵, accuse Gide de donner la « prééminence » au « particulier » sur le « général », ce qui l'amène à parler d'« une de ces variétés du christianisme indépendant qui sévirent dans les déserts orientaux ou les forêts germaniques, c'est-à-dire aux divers ronds-points de la barbarie ». Massis avait, dans *La Défense de l'Occident* ³⁶, décrit l'Allemagne comme partagée ³⁷ entre la latinité et le mysticisme asiatique vers lequel elle s'est tournée après la première guerre mondiale en se met-

28. *Ibid.*, p. 47.

29. Dorowin, *op. cit.*, p. 93.

30. H. Massis, *op. cit.*, p. 94.

31. *Ibid.*, pp. 91-2.

32. H. F. Minssen, *op. cit.*, p. 94 (« Krankheit bedeutet eine Erweiterung der Perspektive, welche die Lösung von Problemen ermöglicht »).

33. *Ibid.*, p. 113.

34. *Ibid.*, pp. 113-4.

35. H. Massis, *op. cit.*, p. 103.

36. Id., *La Défense de l'Occident*, *op. cit.*, p. 16.

37. H. F. Minssen, *op. cit.*, p. 114.

tant en opposition avec la pensée occidentale et en imposant ainsi « l'individualisme germanique ». Suivant les interprétations de Lasserre, de Massis et de Maurras, Minssen consacre, en fin de compte, une partie importante de son analyse à ce qu'il appelle une « polémique sur le caractère anarchique de Dostoïevski ». Il ne fait alors que reprendre les thèses de Massis, souligne les « tendances principales de cette esprit "asiatique" ³⁸ ». Définissant le « complexe de l'Asie » qui lui paraît caractéristique de l'effondrement de l'idéologie bourgeoise en Allemagne et de la montée du national-socialisme, Hermann Glaser y découvre un lien avec la volonté, dans l'antisémitisme, de combattre l'image d'une Asie qui incarne « le propre sadisme » et les rêves d'une sexualité qui « était complètement orientalisée ³⁹ ». Un lent glissement se produit entre une vision bourgeoise de l'Asie et une description de l'âme russe qui est empruntée notamment à M. J. Rouet de Journel et à son article « Du développement des idées révolutionnaires en Russie » dans les *Études* du 5 avril 1918 : « les classes sociales plus basses dans l'ordre des valeurs morales » sont placées « plus haut que les classes sociales supérieures ⁴⁰ ». Il est, par ailleurs, facile de retrouver ici l'une des préoccupations de nombre d'intellectuels français de droite qui se posent constamment la question des rapports de l'Allemagne et de l'Orient, même si parfois, comme chez Brasilach dans l'article publié par la *Revue Universelle* du 1^{er} octobre 1937, il devient difficile de distinguer entre l'attitude d'« un pays qui semble rejeter tout ce qui lui semble venir de l'Orient » et celle d'un Hitler « instaurateur des nuits de Walpurgis ⁴¹ » ! Le titre du chapitre que Minssen consacre à ce sujet s'appelle : « Dostoïevski et "la défense de l'Occident" ». Il met à la fois l'accent sur la faiblesse de la pensée russe opposée à la raison. Et il reprend l'analyse fournie par Massis sur les rapports du Bolchevisme et de l'anarchisme. S'appuyant sur l'analyse faite par Pierre Lasserre de l'âme russe dans *Portraits et Discussions* et celle d'Henri Massis, il y voit « une position représentative dans le combat pour maintenir les fondements de l'Europe intellectuelle ⁴² » et il s'inscrit ainsi, sans restriction, dans une réflexion qui débouche sur une condamnation de

38. *Ibid.*, p.115.

39. Hermann Glaser, *Spiesser-Ideologie. Von der Zerstörung des deutschen Geistes im 19. und 20. Jahrhundert und dem Aufstieg des Nationalsozialismus*, Francfort s. M. : Fischer Verlag, 1986, p. 168.

40. H. F. Minssen, *op. cit.*, p. 114.

41. H. Massis, *Maurras et notre temps*, *op. cit.*, p. 304.

42. *Ibid.*, p. 115 (« Eine repräsentative Stellung im Kampfe für die Erhaltung der Fundamente der europäischen Gedankenwelt. »).

l'esprit « asiatique » qui est aussi celui de la « passivité ⁴³ ». La prise de position de Minssen est sans ambiguïté : « Une interprétation complète de Dostoïevski, dans cette optique, serait intéressante sous beaucoup de rapports ⁴⁴. » Et ce n'est pas par hasard que l'un des chapitres de ce travail de doctorat est justement consacré à « la désagrégation de la notion de personnalité » (« Auflösung des Begriffes der Persönlichkeit ») dans l'œuvre de Dostoïevski. En effet il s'agit pour Minssen de mettre en valeur une idée qui était aussi au centre de la critique adressée par Henri Massis aux idées gidiennes ⁴⁵ : mélange de réflexions sur la conception psychologique d'André Gide qui débouche sur une analyse raciale s'inscrivant tout naturellement dans l'optique adoptée par Henri Massis et ses proches sur les rapports de « l'âme russe » et de l'esprit « asiatique ». Un lent glissement se produit qui mène à une vision de la littérature qui n'est plus séparable de ce qui s'affirme comme une attitude politique. Dans l'analyse de Massis que Minssen fait largement sienne, il est évident que s'affirme une certaine vision de l'histoire, celle qui oppose la civilisation chrétienne décrite par l'auteur de *La Défense de l'Occident* à ce monde sorti des « forêts germaniques » et des « déserts orientaux », pour reprendre les images mises en valeur par Charles Maurras ⁴⁶. L'irrationnel fait ainsi son entrée dans l'analyse de l'œuvre gidienne, c'est-à-dire que s'impose avant tout une certaine attitude géopolitique qui produit non seulement l'image d'un chaos menaçant, mais utilise cet arsenal idéologique pour dénoncer un possible abandon des valeurs traditionnelles de la société bourgeoise européenne dans laquelle Gide n'avait plus sa place. L'image du traître se dessine ainsi peu à peu. Traçant alors une esquisse de l'évolution « historique » et partant de l'« unité de la personnalité » pour aboutir à sa dissolution, Hanns Minssen place Gide à la fin d'un processus dans lequel Bergson, Freud, Dostoïevski et Proust contribuent à détruire cette unité qu'il faut alors reconstruire pas à pas. Cependant Minssen ne manque pas alors de souligner que l'entreprise gidienne s'attache plus à décrire la multiplicité de la personnalité qu'à rechercher l'essence même de la personnalité ⁴⁷ : étrange entreprise du critique qui tente, aux frontières d'un monde en train de se fabriquer une nouvelle dramaturgie de la

43. *Ibid.*, p. 116.

44. *Ibid.*, p. 119.

45. Voir sur ce point l'analyse de Ralf Schnell, *Dichtung in finsternen Zeiten. Deutsche Literatur und Faschismus*, Hambourg : Rowohlt Enzyklopädie, 1998, p. 117.

46. Charles Maurras, *op. cit.*, p. 194.

47. H. Minssen, *op. cit.*, p. 104.

personnalité humaine, de souligner à la fois l'aspect négatif d'une conception qui, en contribuant à ce que Minssen appelle la « dissolution de la personnalité », se fait l'instrument d'une idéologie venant des plaines de l'Asie, tout en mettant au premier plan la valeur affirmée par Henri Massis de retrouver « les critères de valeur ancrés dans la tradition française ⁴⁸ ». Ainsi se dessine une nouvelle interprétation de l'œuvre gidienne qui est bien celle du penseur incapable de trouver sa place dans un monde qui n'a d'ailleurs pas encore de contours précis, mais dont les impératifs politiques deviennent clairs, ne serait-ce que la condamnation de l'esprit « asiatique » !

Il faudra alors attendre 1935 pour voir le romaniste de Tübingen, le professeur Kurt Wais, prendre position sur la thèse de Minssen. Et ce qu'il y découvre et analyse dans le compte-rendu publié par l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* en 1935, se résume, en dehors de la présentation des thèmes étudiés dans le travail de Minssen, à un examen plus précis de l'attitude adoptée par Gide et des jugements que Minssen porte sur le point vue adopté par l'écrivain français. Kurt Wais réagit avec intérêt aux remarques faites par Minssen sur l'interprétation gidienne de l'œuvre de Dostoïevski qui lui semble dépendre en grande partie de l'influence que Nietzsche a exercée sur l'écrivain français ⁴⁹. Il partage ou plutôt considère comme « discutable » la thèse de Massis selon laquelle Gide aurait déformé « les idées chrétiennes » pour leur donner une tonalité anarchique et il rejoint ainsi Massis lorsque celui-ci se lance dans une critique de l'attitude gidienne face à la psychologie moderne. Kurt Wais met d'ailleurs en doute l'affirmation même de Minssen, respectant à cette occasion l'interprétation de Suarès, selon laquelle Dostoïevski est un « psychologue ». Jouant sur le thème des origines qui rappelle bien évidemment le « déterminisme » gidien (« Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère normande ⁵⁰ ») mis en valeur par Henri Massis, Kurt Wais présente Dostoïevski comme « un Lituanien avec du sang ukrainien et normand ». Auprès des critères littéraires s'insinuent les allusions à la race d'origine de l'écrivain qui n'est plus « russe » et ainsi se

48. *Ibid.*, p. 105.

49. Kurt Wais, compte rendu de la thèse de Hanns Friedrich Minssen dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, vol. 167, 1935, p. 119.

50. L'article « À propos des *Déracinés* », écrit en décembre 1897 et paru, dans *L'Ermitage*, en février 1898, se retrouve dans les *Morceaux choisis* (Gallimard, 1930, pp. 14-21). Et Henri Massis cite ce passage dans son article sur « André Gide l'anti-Barrès » (mars 1932) (*D'André Gide à Marcel Proust, op. cit.*, p. 204).

retrouve à côté de Gide parmi les intellectuels prédestinés, selon Massis⁵¹, à un « comportement antithétique ». Parlant de Gide, Massis dit : « il n'aura existé, quant à son influence et à sa personne, que comme un antidote ». Kurt Wais rejoint Massis dans cette classification raciale.

La même année, dans la même revue, il revient sur les interprétations allemandes de l'œuvre d'André Gide et, en même temps, sur l'*André Gide. Sa vie, son œuvre* de Léon Pierre-Quint. Il en profite pour remettre en cause la définition de « l'homme Gide » à partir des notions d'« inquiétude » et de « sincérité⁵² ». À nouveau la question mise en avant est proche des thèses défendues par Henri Massis qui, dans *Jugements*⁵³, définit la sincérité gidienne : « c'est avoir toutes les pensées, c'est leur accorder le droit d'être pour cela seul qu'on les trouve en soi ». Kurt Wais commente le livre de Pierre-Quint et s'en prend essentiellement au dernier chapitre de l'ouvrage dans lequel il constate l'absence de lien entre l'écrivain et la société (« Gides Gemeinschaftsferne⁵⁴ »). Alors que Pierre-Quint affirme que la formule « l'individu contre la société » traduit un « faux individualisme » et « paraît à l'opposé de la pensée de Gide⁵⁵ », Kurt Wais insiste sur le fait qu'à ses yeux Gide refuse toute morale et que Henri Massis n'a en fait pas tort d'affirmer que Gide est l'« homme qui se refuse ». Il ne fait que citer Massis dans son article sur « André Gide et l'immoralisme⁵⁶ ». Kurt Wais parle d'André Gide comme d'un intellectuel qui se déplace dans un « labyrinthe⁵⁷ ».

Kurt Wais en arrive alors à reprendre son argumentation « raciste⁵⁸ » qui prend, en 1935, de l'importance dans son analyse. À propos d'une autre thèse, celle de Lotte Schreiber parue aussi en 1933 (*Leben und Denken im Werk von André Gide*, Berlin : Emil Ebering⁵⁹), Kurt Wais

51. H. Massis, *op. cit.*, p. 204.

52. Kurt Wais, « Klippen der Gide-Interpretation », in *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, vol. 167, 1935, p. 69.

53. Henri Massis, *Jugements II, op. cit.*, p. 13 (« L'influence de M. André Gide », article paru dans *La Revue Universelle* le 15 novembre 1921). La Petite Dame parlera de cet « incroyable » article de Massis (*Cahiers de la Petite Dame*, Paris : Gallimard, t. I, 1973, p. 107). Le 14 mars 1924, Gide commentera la parution des *Jugements* de Massis (*op. cit.*, p.192).

54. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 71.

55. Léon Pierre-Quint, *André Gide. L'homme, sa vie, son œuvre. Entretiens avec Gide et ses contemporains*, Paris : Stock, 1952, p. 167.

56. Henri Massis, *Jugements II, op. cit.*, p. 16.

57. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 71 (« es bleibt bide der Wanderung im Irrgarten »).

58. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 75. Nous citons ici la note 2 de la page 75.

59. La thèse de Lotte Schreiber a déjà fait l'objet d'une courte analyse dans

remet les montres à l'heure et souligne que « l'héritage protestant » provient chez Gide de son « père provençal » et l'héritage catholique de sa « mère normande ». Il ajoute, par ailleurs, à propos du père de Gide que « le sud » est bien le « point de départ de tous les mouvements fanatiques du protestantisme en France ⁶⁰ ». Ainsi les origines de l'écrivain prennent dans cette réflexion sur son individualisme une place démesurée qui s'avère être une curieuse réplique à la querelle qui s'était développé autour de cette question des origines gidiennes et notamment la polémique que Massis soulève sur « l'opportuniste à long terme » que serait Gide ⁶¹ désireux de « ne plus se sentir d'attaches, de racines ⁶² ». La conclusion que Kurt Wais va tirer de l'expérience gidienne est essentiellement négative et elle s'inscrit tout naturellement dans une condamnation qui vise à nier la valeur morale de l'œuvre d'André Gide : « Pour les nouvelles générations son flambeau est tourné vers le départ pour une nuit sans doute incertaine ⁶³. » Cherchant à nuancer les analyses faites notamment par Lotte Schreiber, Kurt Wais en arrive à préciser une conception de l'entreprise gidienne qui n'est pas recherche du « dogme », mais de « la vie ». Et, malgré l'importance des détails que Kurt Wais cite pour mettre en valeur la richesse de l'œuvre gidienne, il considère avec beaucoup de méfiance la valeur des principes défendus par André Gide.

Alors que les deux articles consacrés aux travaux parus entre la fin de 1933 et 1935 mettent en valeur une certaine concentration des analyses autour des thèmes qui marquent l'extrême méfiance des critiques vis-à-vis du « psychologisme » gidien et qui rappellent une interprétation centrée sur des phénomènes de race qui nous ramènent tout naturellement aux analyses de Henri Massis, Kurt Wais va, à son tour, tenter de faire la synthèse de ses propres opinions sur Gide dans le volume qui paraît en 1939, à Berlin, chez Junker und Dünnhaupt Verlag : *La Littérature contemporaine chez les peuples européens (Die Gegenwartsdichtung der europäischen Völker)*. Le titre même pose évidemment problème et la délimitation du sujet ramène à une classification d'ordre « racial ». Les œu-

Claude Foucart, *Le Temps de la « gadouille » ou le dernier rendez-vous d'André Gide avec l'Allemagne (1933-1951)*, Berne : Peter Lang, 1997, pp. 66-7.

60. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 76.

61. Henri Massis, *D'André Gide à Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 209.

62. *Ibid.*, p. 205.

63. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 77 (« Neuen Generationen leuchtet seine Fackel zum Aufbruch in eine — allerdings ungewisse — Nacht hinaus »).

vres ont « un sol qui assure leur croissance » (« Wachsboden ⁶⁴ ») et elles ne peuvent dépasser ces « frontières » que grâce aux traducteurs. Ces délimitations ramènent tout naturellement à la question de l'enracinement intellectuel qui ne permet guère de « s'acclimatiser à tout ce qui est étranger ⁶⁵ ».

Et que cette question des « relations au sein des littératures européennes ⁶⁶ » se trouve au centre de toute réflexion sur la littérature, amène Kurt Wais notamment à reparler d'André Gide. Sous un titre général qui révèle les intentions véritables du critique dans la mesure où il considère qu'il existe une « littérature sans engagement » (« Dichtung der Unverbindlichkeit ⁶⁷ »), Kurt Wais s'attache à défendre une théorie qui est alors proche des idées développées par le national-socialisme. En effet Kurt Wais place en tête de sa démonstration un vers de Josef Weinheber : « Je m'enrichis en servant le peuple ⁶⁸ ». Et, à ses yeux, la littérature de l'après-guerre a connu une période durant laquelle elle succomba à une « psycho-morale ». Il lui oppose un art tourné vers « la terre, la forêt, le ciel et la jeunesse », sources d'« endurcissement » et de « renouvellement » qui traduit un « penchant pour le paysage, la paysannerie, le sol natal » : autant de termes qui illustrent au mieux les idéaux nationaux-socialistes en littérature, ce qui était l'« Heimatkunst », la littérature du sol ⁶⁹.

La littérature « sans engagement » est alors celle qui va rompre avec la forme « solide et attachée au sol » et les deux exemples choisis dans la littérature française seront Proust et Gide. À propos de Proust, Kurt Wais aura une formule qui lui sera à juste titre reprochée. Il parlera de « demi-juif » et s'attachera à préciser le sens de ce mot en citant l'article d'Abel Bonnard, le futur ministre du Maréchal Pétain, dans le *Journal des Débats* du 14 janvier 1927 : « l'aspect oriental » (« das Orientalische »), déjà rencontré dans l'analyse de l'influence de l'Asie sur la psychologie moderne prônée par Dostoïevski et Gide, suivant Minssen et Massis, est, de l'avis d'Abel Bonnard dont Kurt Wais suit alors pas à pas la démonstration, présent non seulement dans « l'aspect extérieur » de Proust, mais dans son comportement !

64. Kurt Wais, *Die Gegenwartsdichtung der europäischen Völker*, Berlin : Junker und Dünnhaupt Verlag, 1939, p. VIII.

65. *Ibid.*, p. IX (« Jedes Sich-Einleben in Fremdes »).

66. *Ibid.*, p. X.

67. *Ibid.*, p. 214.

68. *Ibid.*, p. XVI (« Mich vollendend diene ich dem Volke. »).

69. Ralf Schnell, *op. cit.*, p. 115.

Cette analyse étant faite, il ne fallait pas s'attendre à voir André Gide jugé de façon différente. Bien au contraire, il est classé, à côté de Proust, parmi les écrivains qui « ne sont pas complètement français » (« zwei Nicht-Vollfranzosen⁷⁰ »). Car il a été « élevé dans le plus sombre calvinisme » (« dem in düsterem Calvinismus erzogenen André Gide »). De ces « origines » dépendent les caractéristiques d'une œuvre dont Kurt Wais nous dit qu'elle ne peut être « parfaitement achevée ». Car Proust et Gide sont enfermés dans ces « contradictions » dont Kurt Wais affirme que Gide les admirait chez Dostoïevski et qui se résument en un conflit insoluble entre leur « libertinisme fanatiquement égocentrique » et leur notion d'ordre et de devoir. Il rejoint ici Henri Massis qui, dans son article de 1923 sur « André Gide et l'immoralisme⁷¹ », affirme que « tout désordre aspire, en effet, à se créer au sein de lui-même un certain ordre ». Lorsqu'il s'agit d'expliquer ce que certains appelleront la « conversion » de Gide au communisme, Kurt Wais, suivant à nouveau les idées défendues par Henri Massis, explique que la « méconnaissance anarchique du christianisme » par Gide débouche tout naturellement sur « une forme exaltée du communisme⁷² ».

En fin de compte Gide a échoué. Car, affirme Kurt Wais, la « revendication de pouvoir vivre sa vie sans limite » ne correspond pas à une actualité politique nouvelle. Et de résumer l'action de l'écrivain et de ses amis de *La Nouvelle Revue Française* : « Tous, pour toujours pouvoir chercher, toujours pouvoir nager contre le courant, croyaient ne jamais trouver, ne devoir se lier nulle part⁷³. »

À ce stade de sa démonstration, Kurt Wais en est arrivé à présenter l'œuvre de Gide comme un échec. Et même le rapprochement de l'écrivain avec le monde communiste est entreprise privée de tout avenir dans la mesure où elle s'inscrit dans une volonté, celle de découvrir un pays dans lequel la famille et la religion ne joueront plus aucun rôle. C'est donc bien la fin d'un monde que veut décrire Kurt Wais. Les causes de cet échec sont simples. Gide est un homme « incapable de prendre des décisions, de renoncer, de se sacrifier, afin de ne se priver d'aucune possibilité⁷⁴ ». Le bilan est accablant et il s'inscrit tout naturellement dans la campagne menée par Henri Massis.

La réception de Gide en Allemagne durant cette période difficile est

70. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 214.

71. Henri Massis, *Jugements II*.

72. Kurt Wais, *op. cit.*, p. 218.

73. *Ibid.*, p. 219.

74. *Ibid.*, p. 217.

largement influencée par les règles politiques qui sont imposées à tous. Au sein de l'Université, il faut bien constater que, derrière la large connaissance des œuvres et de la vie culturelle en France, s'insinue rapidement une méthode d'analyse qui non seulement puise dans le répertoire des idéologies en vogue, mais aussi limite son champ d'observation en choisissant de juger les œuvres à partir de critiques qui ne risquent guère de provoquer la réaction de la censure officielle. L'optique adoptée est ainsi volontairement restreinte. André Gide est jugé à travers les analyses d'Henri Massis. La force des dictatures est bien de rendre évidents les raisonnements les plus spécieux.